

LORALINE BRADERN

COMBAT *D'AMOUR*

٢٣. De la passion à l'amour



© 2023 **Loraline Bradern** – Tous droits réservés.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Loraline Bradern/Indépendant
Loraline.brader@free.fr
<https://loralinebradern.com>

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, professions, lieux, événements ou incidents, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive.

Toute ressemblance avec des personnes réelles — vivantes ou décédées — serait totalement fortuite et issue d'une pure coïncidence.

Avertissement : Certains passages de ce livre ne conviennent pas à un jeune public et sont réservés à un public averti.

Combat d'Amour T3. De la passion à l'amour/Loraline Bradern – 2^e édition.

ISBN : 979-10-424-0376-8

Dépôt légal : août 2023

Couverture : Loraline Bradern

Crédits photos : ©shutterstock, ©istockphotos, ©pixabay

DÉDICACES

À Eléanore, ma fille adorée qui est à l'origine de l'écriture des premiers chapitres et qui m'a inspiré par la suite la personnalité d'Alinor.

Si je n'avais pas failli la perdre, je n'aurais jamais commencé à écrire *Combat d'amour*.

À Janine, ma maman chérie qui m'a poussée à reprendre l'écriture et qui m'a fait promettre d'aller jusqu'au bout de mon projet, quelques semaines avant de mourir tragiquement.

Si je ne l'avais pas perdue, je n'aurais jamais terminé cette histoire et la saga *Combat d'amour* n'aurait jamais été éditée.

Préambule

Après avoir échoué à rallier ses *housecarls* à son plan pour faire prisonnier Gautier de Fougères en vue de l'échanger contre la vie de son père, Alinor se résout à mener seule le combat. Elle décide de l'assommer pendant son sommeil, car elle appréhende de devoir se battre avec lui et refuse de lui faire du mal. Malheureusement pour elle, son plan est contrarié lorsque le Normand se réveille avant qu'elle puisse mener son projet à bien. Il s'ensuit un bref combat où ils s'affrontent les armes à la main, Gautier ne reconnaissant pas tout d'abord la jeune fille.

Lorsqu'il découvre l'identité de son agresseur, le chevalier réagit de manière virulente. Persuadé qu'Alinor est la maîtresse de Lawrence et qu'elle a comploté contre lui avec son amant afin de le tuer, il est aveuglé par sa rage. Sous l'emprise de la fureur et de la jalousie, il se conduit mal avec la Saxonne. Quand il se rend compte de son erreur, il est trop tard ; il a déjà commis l'irréparable. Plein de remords, il cherche à se faire pardonner et se montre de plus en plus tendre avec Alinor. Bien que leurs rapports deviennent chaque jour plus passionnés, l'un comme l'autre ont des difficultés à admettre les sentiments qu'ils commencent à éprouver et quêtent réconfort et conseils auprès de certains de leurs proches.

Tandis que Gautier se tourne vers son cousin, à qui il confie ses états d'âme, Alinor s'épanche auprès de sa servante Brynn. Celle-ci, consciente que sa maîtresse est amoureuse du

De la passion à l'amour

chevalier, l'incite à tout faire pour avoir un enfant avec lui. Elle essaie de convaincre Alinor qu'ainsi le Normand l'épousera et sera plus à même de sauver lord Dunstan.

Pendant ce temps, ignorant que Gautier et Alinor sont déjà amants, lady Judith complotte avec sa suivante pour faire en sorte que ses filles contractent des alliances avec les Normands. À l'occasion des festivités de Noël, elle oblige les deux sœurs à se mettre en valeur sous les yeux de Gautier et Thibaud, espérant ainsi susciter une réaction chez les chevaliers.

Quand le convoi de prisonniers arrive à Thurston, Gautier et Alinor ont la surprise de découvrir que lord Dunstan n'est plus captif, car il a prêté serment au nouveau roi et est devenu son vassal. Ils apprennent aussi que l'ancien thane récupère la possession de son fief et que Gautier n'est donc plus le seigneur de Thurston. Cette nouvelle rassure Alinor, mais l'inquiète également, car elle appréhende le départ du chevalier normand auquel elle s'est attachée.

Espérant contracter une alliance avantageuse pour ses filles avec les vainqueurs, lord Dunstan incite Christian de Laval et Adam de Péronne, les deux chevaliers normands qui l'ont escorté, à s'intéresser à Alinor et Aileen, au grand dam de Gautier et Thibaud. Il s'ensuit une rivalité entre les quatre hommes, rivalité qui se règle pendant l'entraînement.

Lady Judith, qui a entre-temps découvert qu'Alinor et Gautier étaient amants, essaie de faire changer d'avis son époux en avouant ce qu'elle a appris. Celui-ci, tout d'abord furieux, finit par être convaincu qu'il faut marier les deux jeunes gens et adresse une requête en ce sens à Guillaume de Normandie quand celui-ci rallie Thurston avec son ost.

COMBAT D'AMOUR

À son arrivée au château, le souverain est accompagné par plusieurs barons, dont Gervais de Mortreux. Celui-ci profite d'une occasion où Alinor est seule pour l'agresser et tenter de la violer. Elle est sauvée *in extremis* par Gautier qui, fou de rage, décide de punir le vil baron, de manière définitive. Il en est toutefois empêché par l'intervention de son suzerain. Mortreux ayant de puissants alliés, Guillaume de Normandie est contraint de se montrer diplomate et ne peut qu'exiger des excuses et une compensation financière pour l'outrage subi par la jeune femme. Quand il apprend que l'agresseur d'Alinor prévoit, lors d'une audition publique, d'offrir de l'épouser en guise de réparation, le roi met au point un stratagème pour la sauver en poussant Gautier à l'épouser, bien que celui-ci soit réfractaire au mariage.

Devant l'imminence du danger et refusant qu'un autre épouse son amante, le chevalier finit par accepter l'idée du mariage. Pour délivrer Alinor des griffes de Gervais de Mortreux, un faux contrat de fiançailles est rédigé en toute hâte avant l'audience et le plan ourdi par le baron de Mortreux est déjoué, à la grande fureur de celui-ci. Tandis qu'Alinor prépare la cérémonie de mariage, Gautier est envoyé par le roi à Emerson pour sauver Sibylla, la jeune héritière du domaine devenue orpheline à la suite du suicide de sa mère, lady Elspeth. À son retour, les deux jeunes gens se marient. Ils n'ont que le temps de partager leur nuit de noces avant que Gautier ne parte en mission pour combattre les rebelles.

I

Départ

Du haut du perron de bois, Alinor regarda son mari rejoindre ses soldats. En frissonnant, elle resserra les pans de sa cape sur son corps et frotta ses pieds nus l'un contre l'autre pour les réchauffer, incapable de quitter Gautier des yeux pour aller se mettre à l'abri. Dès qu'il eut passé la herse de la haute-cour, elle se rua à l'intérieur et s'engagea dans les escaliers étroits. En courant, elle gravit tous les étages pour gagner le sommet du donjon. Essoufflée, elle déboucha sur le chemin de ronde et se précipita vers le bord du rempart. Appuyée contre un merlon, elle observa le contingent sortir de la forteresse, traverser le village, puis progresser le long de la route. Elle resta là pendant de longues minutes, solitaire au sommet de la tour balayée par le vent hivernal. La jeune femme était assaillie par des émotions contradictoires. Elle se sentait à la fois fière et misérable.

En effet, Alinor était satisfaite que le nouveau souverain d'Angleterre tienne en si haute estime son époux et lui accorde sa confiance, ainsi qu'à son père. Les deux hommes avaient belle allure, et elle se réjouissait de voir que leur prestance imposait le respect aux autres. Elle était fière d'être mariée au baron de Fougères, mais surtout, elle était heureuse que Gautier l'ait choisie. Non seulement il présentait de grandes

De la passion à l'amour

aptitudes en tant que meneur d'hommes, mais en plus il faisait montre de nombreuses qualités humaines. Et pour ne rien gâcher, c'était un guerrier magnifique et d'une grande virilité.

À l'évocation de leurs ébats, son corps se réchauffa subitement. Elle n'aurait jamais imaginé éprouver autant de plaisir dans les bras d'un homme... et, *a fortiori*, encore moins dans ceux d'un envahisseur ! Oui, elle avait vraiment de la chance ! Elle pouvait se féliciter de cette union. Mais alors, pourquoi se sentait-elle aussi mal en voyant le contingent s'éloigner ?

Elle ne comprenait pas ses propres réactions. Elle avait la gorge nouée et une sensation d'oppression au niveau de la poitrine. Était-ce de la peur ? Était-elle anxieuse pour Gautier et son père ? Ou était-elle inquiète pour Thurston et craignait-elle que le fief subisse une attaque en leur absence ? L'agression dont elle avait été victime l'avait profondément marquée. Elle s'était révélée si impuissante face à ce soudard de Mortreux ! Sans l'intervention de Gautier, ce houlrier¹ l'aurait violée, et probablement tuée. Il l'avait d'ailleurs à moitié étranglée ! Peut-être appréhendait-elle d'être à nouveau la proie d'un autre malivole² et de ne pouvoir se défendre ? Oui, c'était sûrement cela ! En l'absence de son mari, elle se sentait vulnérable. Sans protection. Seule la présence de Gautier la rassurait.

Une fois que la colonne de soldats eut disparu de son champ de vision, Alinor se résolut à quitter son poste d'observation. Avec lenteur, elle parcourut le chemin inverse et descendit les

¹ Houlrier : débauché, pillard.

² Malivole : qui veut du mal, qui est mal intentionné.

escaliers pour regagner sa chambre. Elle n'était pas vêtue décemment pour aller rompre le jeûne dans la salle commune et devait auparavant s'habiller. Quand elle entra dans son refuge, la jeune femme fut saisie d'une grande lassitude. Elle s'effondra sur le lit où elle resta prostrée pendant de longues minutes. Les yeux grands ouverts, elle fixait le baldaquin au-dessus d'elle.

« Que m'arrive-t-il ? Pourquoi suis-je aussi perturbée ? »

Elle avait été prise de panique lorsqu'elle avait compris que Gautier avait délaissé la couche nuptiale avant son réveil. Paralysée par l'appréhension, elle n'avait pas su lui faire ses adieux. Elle avait eu peur que la nuit passée n'ait été qu'une illusion et qu'elle ait imaginé sa tendresse. Le ventre vrillé par l'angoisse et le doute, elle n'avait pas osé se montrer démonstrative. Mais, elle avait été submergée de crainte en le voyant s'éloigner et elle l'avait appelé sous le coup d'une impulsion. Heureusement, il était revenu vers elle quand il l'avait entendue crier ! Les adieux qu'ils avaient échangés à ce moment-là lui faisaient encore battre le cœur. Elle aurait voulu que son baiser ne s'arrête jamais et elle avait ressenti un pincement dans la poitrine lorsqu'il s'était détourné d'elle pour prendre le commandement de ses soldats. Oui, elle commençait à éprouver de tendres sentiments pour son époux, mais était-ce pour cela qu'une peur sourde lui nouait les entrailles et lui donnait envie de pleurer ? Pourquoi était-elle devenue si émotive tout à coup ? Était-ce le mariage qui la changeait ainsi ?

• • •

Dès que le dernier chariot eut franchi la porte de la palissade extérieure, le baron de Fougères remonta toute la colonne pour

De la passion à l'amour

rejoindre son cousin et son beau-père afin de prendre la tête du contingent. Alors que la troupe s'éloignait de la forteresse, les trois hommes étaient absorbés dans leurs pensées.

Gautier était fatigué, car il n'avait pas eu le temps de réellement se reposer depuis sa précédente mission. Il avait chevauché pendant de longues heures pour effectuer le trajet jusqu'à Emerson et en revenir. Sans compter qu'il avait dû retourner sur ses pas pour chercher la jeune Sibylla, puis faire un détour pour la confier à un couvent. La tension ambiante à Emerson n'avait pas contribué à son repos, pas plus que l'agitation provoquée par le mariage et la fête qui avaient suivi son retour à Thurston. De plus, la convocation tardive du roi, le soir de ses épousailles, avait cruellement entamé sa nuit de noces et il n'avait pu se résoudre à prendre du repos lorsque Guillaume l'avait enfin libéré de ses obligations.

Faisant fi de sa fatigue, il avait choisi de passer la fin de la nuit avec sa nouvelle épouse. Il avait préféré vivre quelques heures passionnées avec Alinor plutôt que d'économiser ses forces, en prévision de sa mission. Le manque de sommeil se faisait maintenant sentir, mais il ne regrettait pas son choix. La troupe cheminait toujours sur les terres du fief de Thurston et une embuscade était peu probable. Aussi le chevalier relâcha-t-il sa vigilance. Il se détendit sur sa selle et s'absorba dans les réminiscences de la nuit passée.

Quand il était entré dans la chambre et qu'il avait vu Alinor endormie, il avait été saisi par sa beauté. Mais c'était surtout l'impression de fragilité et de douceur qu'elle dégageait qui l'avait bouleversé. En la contemplant, il avait senti son instinct de protection se déployer et avait eu quelques scrupules à la réveiller. Mais son corps avait eu moins de retenue que son

esprit. Il n'avait pu résister au désir qu'il avait d'elle. La Saxonne était son épouse et il éprouvait le besoin de la posséder, de la faire totalement sienne. Tout comme il ressentait le besoin de la protéger. C'était quelque chose de viscéral qu'il ne pouvait expliquer. Les deux étaient probablement liés. S'il se montrait aussi possessif avec elle, c'était sûrement parce qu'elle éveillait son instinct protecteur dans des proportions jamais atteintes jusqu'à présent. Aucune des femmes qu'il avait fréquentées, exception faite de sa mère, ses sœurs et sa cousine, n'avait suscité un tel comportement de sa part. Pourquoi Alinor produisait-elle cet effet sur lui ? Il ne savait pas trop, mais il était certain qu'elle déclenchait des réactions primaires chez lui. Si jamais il en doutait encore, il suffisait qu'il pense à ce qu'il avait éprouvé quand Alinor l'avait enfin appelé par son prénom...

Bien des femmes avaient gémi ou hurlé son nom pendant les relations charnelles, mais jamais cela ne l'avait ému outre mesure. Alors qu'il avait suffi que sa Saxonne murmure simplement « Gautier » pour que son cœur s'emballe et que sa raison s'égare. Il avait l'impression que son prénom prenait une signification particulière dans sa bouche. Surtout lorsqu'elle le prononçait pendant qu'il lui faisait l'amour. À chaque fois, il frémissait et il en avait la chair de poule. Cela le prenait aux tripes. Quand Alinor avait joui en criant son nom au cours de la nuit, il avait perdu tout contrôle. Et lorsqu'elle l'avait murmuré dans la cour en lui recommandant la prudence, il en avait été bouleversé. Il avait dû lutter contre son instinct pour se retenir de la serrer dans ses bras et de l'emporter avec lui.

Un écart intempestif de Shadow tira le chevalier de ses pensées. Sans en avoir conscience, il avait crispé les mains sur

De la passion à l'amour

ses rênes et ça n'avait pas été du goût de l'ombrageux destrier. Revenu à l'instant présent, Gautier s'aperçut que la troupe approchait d'une intersection et il donna l'ordre de faire halte. Surpris, lord Dunstan et Thibaud le regardèrent avec un air interrogateur.

— Pourquoi souhaitez-vous vous arrêter, Fougères ?
questionna le Saxon.

— J'ai à faire, un peu plus au sud. Cela ne prendra que peu de temps.

— Nous devons faire vite si nous voulons rattraper l'ost de Robert de Conteville, protesta lord Dunstan.

— Cela ne nécessitera que deux ou trois heures, tout au plus.

Thibaud fronça les sourcils de mécontentement.

— Où veux-tu aller, Gautier ?

— Je dois me rendre au couvent de Sainte-Wilmena.

— Par Dieu, qu'avez-vous à faire dans un prieuré ?
interrogea le seigneur saxon.

Le chevalier brun soupira de manière ostensible avant de répondre :

— Je m'en dispenserais volontiers, croyez-moi, Dunstan ! Mais je dois aller voir comment se porte la jeune Sibylla d'Emerson et, en fonction, prendre les dispositions qui s'imposent pour sa sauvegarde.

— Vous ne l'avez pas laissée à Emerson avec Basile de Hesdin ? s'étonna le père d'Alinor.

— C'est ce que j'avais décidé tout d'abord, mais Hesdin m'a fait revenir quelques heures après mon départ. La damoiselle était complètement paniquée et menaçait de mettre fin à ses

jours. Il semblerait que je lui inspire davantage confiance que Basile... J'ai donc dû l'emmener et je l'ai déposée au couvent sur le chemin du retour, en attendant de statuer sur son sort. Je pensais me préoccuper de cette affaire d'ici une dizaine de jours, mais visiblement nous n'allons pas retourner à Thurston avant plusieurs semaines. Il faut que je règle le problème avant d'aller dans le Kent.

— Fort bien. Dans ce cas, que faisons-nous, Fougères ?

— Je crois que le mieux est que vous continuiez avec le reste du contingent. Je vais prendre juste un petit détachement et nous vous rejoindrons plus tard. La piétaille³ et les chariots vont vous ralentir, nous aurons vite fait de vous rattraper, même en effectuant ce détour.

— C'est entendu, mon gendre. Je poursuis donc vers Cantorbéry avec le gros de la troupe.

— Oui-da ! Si cela ne vous dérange pas, je vais vous emprunter quelques-uns de vos hommes, au cas où il faille ramener la jeune Sibylla à Thurston. Elle sera plus rassurée avec des Saxons à ses côtés.

Gautier se retourna sur sa selle et héla quelques cavaliers parmi lesquels Royce et Lawrence. Il expliqua au contingent ses ordres avant de déléguer le commandement à son beau-père. Puis, avec Thibaud, il prit la tête de son petit détachement et bifurqua vers le sud en direction de Sainte-Wilmena.

³ Piétaille : ensemble des soldats qui se déplacent à pied.

2

Couvent

Après avoir quitté la colonne de renfort qui se dirigeait vers Cantorbéry, le détachement prit la direction du littoral. Maintenant qu'ils n'étaient plus ralentis par les lourds chariots d'approvisionnement et la piétaille, les hommes pouvaient pousser leurs destriers. Depuis près de trois heures qu'ils cheminaient au rythme lent du convoi, les chevaliers commençaient à ressentir une certaine lassitude. Aussi furent-ils bien aises de pouvoir lancer leur monture au galop et avancer plus vite vers leur destination.

Moins de deux heures après, le petit groupe arriva en vue de Sainte-Wilmena. Les guerriers traversèrent le village et s'engagèrent sur la sente escarpée qui conduisait à la côte. L'édifice était perché en haut d'une falaise. Une grande palissade entourait le prieuré et ses dépendances. Ce rempart avait une double fonction : il permettait d'isoler la communauté des religieuses et il leur procurait une protection relative contre les bêtes sauvages et les maraudeurs.

Gautier et son cousin descendirent de cheval et s'approchèrent de la lourde porte de bois bardée de fers qui défendait l'accès du couvent. Thibaud tira sur la corde qui pendait pour sonner la cloche. Au bout de quelques minutes, un bruissement se fit entendre de l'autre côté et le claquement sec

De la passion à l'amour

du volet du judas résonna. À travers la grille, ils virent un visage rond obstruer l'ouverture. Une voix revêche à consonance féminine les apostropha :

— Que voulez-vous, Normands ?

— Bonjour, ma Sœur. Je voudrais parler à mère Ealswith, je vous prie, répondit Gautier.

— Qui la demande ?

Furieux de l'accueil discourtois de la nonne, Thibaud avança d'un pas et ordonna :

— Dites-lui que le baron de Fougères requiert sa présence.

En entendant le nom de son vis-à-vis, la sœur portière changea d'attitude immédiatement.

— Ah, c'est vous qui avez amené la petite damoiselle, l'autre jour ?

— C'est exact, ma Sœur, c'est moi. Pouvons-nous entrer en attendant la mère supérieure ?

— Oui, messire, bien sûr ! Entrez donc dans la cour avec vos montures. Je vais avertir mère Ealswith de votre arrivée.

La religieuse claqua le judas, puis ouvrit en grand les vantaux et attendit que les cavaliers pénétrèrent dans la cour. Aidée par deux soldats saxons, elle referma la porte, puis s'éloigna en trotinant vers l'entrée du bâtiment principal. Les hommes démontèrent et attachèrent les chevaux aux anneaux scellés dans le mur de l'écurie. Après quelques minutes d'attente, une femme en habit de moniale sortit du prieuré d'un pas altier, puis se dirigea vers Gautier. Celui-ci la salua brièvement avant d'énoncer le but de sa visite :

— Bonjour, Mère Ealswith.

COMBAT D'AMOUR

— Bonjour, messire Fougères. Quelle affaire vous amène céans de nouveau ?

— Je viens prendre des nouvelles de damoiselle Sibylla d'Emerson.

— La damoiselle va aussi bien que possible, compte tenu des circonstances.

— A-t-elle repris des forces ?

— Nous avons soigné son corps, mais son esprit est loin d'être guéri.

— Que voulez-vous dire, ma Mère ?

— Je veux dire, messire baron, que damoiselle Sibylla est traumatisée par ce qu'elle a vécu. Cette petite a été confrontée à la malchevance⁴ de vos compatriotes.

— Ne généralisez pas, ma Mère. Tous les Normands ne sont pas comme FitzAlan !

La moniale écarta la protestation de Thibaud d'un geste désinvolte.

— Peu importe ! Ce que cette enfant a enduré ne peut pas s'effacer en quelques jours, messire de Fougères.

Gautier opina de la tête avant de demander :

— Que pouvons-nous faire pour elle ?

— Vous ? Des hommes ? Rien du tout ! Avec votre lubricité, vous en avez déjà assez fait comme cela !

Thibaud s'offusqua de la condamnation péremptoire de la religieuse.

⁴ Malchevance : perversité.

De la passion à l'amour

— Allons, ma Mère ! Mon cousin n'est pas responsable de ce qui est arrivé à damoiselle Sibylla ! Au contraire, il l'a soustraite à FitzAlan pour la mettre en sécurité.

Gautier acquiesça et ajouta avec fermeté :

— N'oubliez pas que je vous l'ai moi-même confiée. Il serait malavisé de votre part de juger tous les Normands à l'aune d'un seul.

Comprenant qu'elle avait froissé la susceptibilité du baron, la moniale se fit plus conciliante :

— Je n'ai pas oublié que vous l'avez libérée. Sibylla vous considère d'ailleurs comme son sauveur. Je veux juste que vous compreniez que pour cette enfant les hommes sont détestables. Vous êtes le seul qui trouve grâce à ses yeux, messire. Il serait donc fort préjudiciable de la mettre de nouveau entre les mains de l'un de vos semblables. Elle pourrait en perdre la raison.

— Que préconisez-vous alors ?

— Nous pouvons la garder au couvent pendant quelque temps, si elle peut contribuer à son entretien. Mais ce ne sera que provisoire. En revanche, si elle accepte de prendre le voile et de se consacrer à notre Seigneur quand elle sera en âge de le faire, nous l'accueillerons dans notre communauté.

— Est-ce la volonté de damoiselle Sibylla ?

— Je l'ignore, messire baron. Elle n'a pas évoqué son futur jusqu'à présent.

— Dans ce cas, interrogeons la principale intéressée. Faites-la venir pour que je puisse discuter avec elle, je vous prie, ma Mère.

La mère supérieure hocha la tête et l'invita à la suivre à l'intérieur. Les deux cousins lui emboîtèrent le pas et

pénétrèrent dans le bâtiment. La moniale s'arrêta un court instant pour demander à une nonne d'aller quérir Sibylla. Elle ordonna ensuite de conduire les soldats du baron dans le réfectoire des voyageurs et de leur faire servir une collation. Puis, elle reprit son chemin, passa devant la salle commune et fit entrer les deux hommes dans une petite pièce qui faisait office de bureau. Elle se laissa tomber dans un siège à haut dossier et leur fit signe de s'asseoir.

Quelques minutes plus tard, une religieuse introduisit Sibylla dans la pièce. Dès qu'elle vit Gautier, la jeune fille poussa un soupir de soulagement et sourit quand il la salua :

— Le bonjour, damoiselle ! Comment allez-vous ?

Sibylla le salua timidement et répondit en baissant les yeux :

— Le bonjour à vous, messire de Fougères. Je vais bien, je vous remercie. Que me vaut l'honneur de votre visite ?

— Je suis ici pour décider de ce qu'il convient de faire avec votre personne.

À ces mots, l'adolescente redressa la tête d'un mouvement brusque, une lueur inquiète dans le regard.

— Que voulez-vous dire, messire ?

— Comme je vous l'ai dit, le jour où je vous ai amenée à Sainte-Wilmena, j'avais l'intention de vous laisser vous remettre de vos épreuves au sein de cette communauté avant de statuer sur votre avenir. Malheureusement, le roi m'envoie en mission et je ne sais quand je pourrai revenir. Il me faut donc prendre une décision aujourd'hui avant de partir.

Apeurée, Sibylla recula en demandant :

— Qu'allez-vous faire de moi ?

De la passion à l'amour

— N'ayez crainte, je ne prendrai aucune décision sans vous consulter. Il y a plusieurs possibilités qui s'offrent à vous. Mère Ealswith propose de vous faire intégrer sa communauté si vous souhaitez prendre le voile.

La religieuse intervint :

— Compte tenu de votre âge, Sibylla, vous pourrez commencer votre noviciat bientôt.

Gautier acquiesça en silence avant de continuer :

— Si vous ne souhaitez pas mener une vie cloîtrée, nous pouvons vous placer dans la maison d'un seigneur en attendant que vous soyez apte à contracter une union avec un chevalier et...

Paniquée, Sibylla secoua la tête de droite à gauche frénétiquement et l'interrompit :

— Non, non, non ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

— Que ne voulez-vous pas, damoiselle ?

— Je ne veux pas devenir nonne ! Et je ne veux pas non plus être donnée à un chevalier !

Sur ces paroles, l'adolescente fondit en larmes, au grand désarroi des deux cousins, qui se regardèrent désemparés. Gautier s'approcha de la jeune fille et essaya de la raisonner.

— Il n'y a pas beaucoup de solutions possibles, Sibylla. Il va vous falloir choisir. Soit vous souhaitez vivre avec les religieuses, soit vous acceptez de vivre comme toutes les femmes et il faudra vous trouver un époux quand vous vous sentirez prête à contracter une union. Vous n'êtes pas obligée de vous décider tout de suite. Mère Ealswith peut vous garder encore quelque temps si nous nous acquittons de votre entretien pour le gîte et le couvert.

À sa grande stupéfaction, Sibylla se jeta contre lui et s'accrocha à son tabard.

— Prenez-moi avec vous, messire Gautier ! Je vous en supplie, ne me laissez pas ici ! Emmenez-moi !

La prieure, offusquée par le comportement de l'adolescente, la tança vertement :

— Sibylla ! Reprenez-vous, ma fille ! Ce comportement est indigne de vous ! Vous ne serez pas à votre place auprès d'un homme. Votre seul salut réside dans la prière et la vie contemplative. Vous ne trouverez la paix qu'en vous tenant loin des hommes !

Gautier lança un regard noir à la religieuse avant de s'occuper de Sibylla. Avec douceur, il essaya de lui faire lâcher prise et tenta de la raisonner :

— C'est impossible, Sibylla. Vous ne pouvez pas nous accompagner, je...

— Je vous en supplie ! Je ferai tout ce que vous voudrez, mais ne me laissez pas ici toute seule ! Emmenez-moi avec vous ! Je vous promets que je ne vous causerai pas d'ennuis.

Voyant son cousin en mauvaise posture, Thibaud intervint d'une voix douce :

— Nous ne pouvons pas vous emmener, car nous partons en mission. Cela peut être dangereux et vous êtes plus en sécurité céans, damoiselle.

— Non ! Si des pillards attaquent le couvent, je ne serai pas en sécurité ; il n'y aura personne pour me défendre à Sainte-Wilmena ! Je veux venir avec vous, messire Gautier ! Vous m'avez sauvée une fois déjà, c'est votre responsabilité de me protéger maintenant !

De la passion à l'amour

Estomaqués par la répartie de la jeune fille, les deux cousins se regardèrent, un peu dépassés par la tournure que prenait l'entretien. Gautier se racla la gorge avant de répondre :

— Hum... Certes, certes... Ne croyez pas que je me désintéresse de votre sauvegarde, mais il m'est impossible de vous emmener. En revanche, si vous ne souhaitez pas prendre le voile et...

— Non ! Je ne veux pas devenir nonne !

— Dans ce cas... dans ce cas, je peux vous envoyer à Thurston. Vous serez en sécurité là-bas et nous reparlerons de tout ceci quand le roi me libérera de ma mission et me renverra à mon foyer. Qu'en pensez-vous ?

— Oh, oui, oui, messire ! Je désire aller chez vous et j'attendrai votre retour.

— Très bien, faisons cela ! Allez chercher vos affaires, nous repartons dans moins d'une heure.

Sibylla quitta la pièce en courant, sous le regard indulgent des deux Normands. La prieure en revanche était fort mécontente.

— Vous commettez une erreur, messire de Fougères !

— Que voulez-vous dire, Mère Ealswith ?

— Cette petite n'a pas sa place auprès d'un homme. Surtout un guerrier comme vous !

— Expliquez votre pensée.

— Elle a beaucoup souffert et elle se raccroche à vous dans l'espoir de survivre alors qu'elle devrait se tourner vers le Seigneur. Vous ne devriez pas lui laisser le choix et lui faire prendre le voile. Ses terres suffiront amplement à couvrir son entretien jusqu'à la fin de sa vie. Vous n'auriez plus à vous

soucier de son sort et elle pourrait mener une existence simple, en sécurité, loin des hommes et de leur lubricité.

— Si Sibylla ne se sent pas la vocation de devenir religieuse, je ne l'y forcerai point.

— Pourtant, cela serait dans son intérêt... et dans le vôtre.

Goguenard, Thibaud intervint :

— Et le vôtre également ! N'est-ce pas ? Le domaine d'Emerson est rentable et votre communauté pourrait en retirer des bénéfices substantiels.

— Le problème n'est pas là, messire de Landéan ! Il est indécent qu'un chevalier, même honorable, accueille sous son toit une jouvencelle, sans personne pour s'assurer de sa vertu et de son éducation. Tout homme peut être tenté...

Le sous-entendu de la moniale piqua la fierté de Gautier et il lui répondit vertement :

— Ne m'insultez pas, Mère Ealswith ! Les fillettes de treize ans ne présentent aucun attrait pour moi. Et pour votre gouverne, sachez que damoiselle Sibylla sera bien entourée à Thurston. Ne vous inquiétez point de sa vertu et de son éducation ou de son confort. Je suis certain que mon épouse saura parfaitement s'occuper d'elle !

La prieure faillit s'étouffer à cette annonce.

— Votre épouse ? ... Vous... vous... êtes marié, messire baron ?

— Oui-da ! Je n'ai eu que le temps de m'unir à ma promise avant que le roi ne m'envoie de nouveau en mission.

Thibaud renchérit avec un air moqueur :

De la passion à l'amour

— Et si vous voyiez lady Alinor, vous comprendriez que mon cousin n'est pas prêt à s'intéresser à une autre femme avant très longtemps !

Cette répartie lui valut un regard torve de la part de Gautier. Le chevalier hocha, bien malgré lui, la tête en signe d'acquiescement avant de continuer :

— Le sujet est clos ! Je vais faire conduire damoiselle Sibylla à Thurston. Nous repartirons dès que les chevaux se seront un peu reposés.

Recommandations royales

Après le départ de son père et de son mari, Alinor resta enfermée dans sa chambre pendant plus d'une heure à ressasser ses interrogations et ses pensées moroses. Finalement, houspillée par Brynn, elle se leva et s'habilla pour descendre dans la salle commune et seconder sa mère dans l'intendance du château. Pendant toute la matinée, tout en vaquant à ses occupations, elle assista aux préparatifs de départ du roi et sa suite. Guillaume de Normandie avait décidé de continuer son chemin pour inspecter d'autres places fortes situées stratégiquement.

La jeune femme avait hâte de voir les troupes normandes quitter la forteresse. Indépendamment du fait qu'il fallait puiser dans les réserves pour nourrir toutes ces bouches supplémentaires, elle ne se sentait pas en sécurité avec tous ces chevaliers qui allaient et venaient. Seuls les proches du roi et ses meilleurs vassaux étaient autorisés à franchir la herse de la haute-cour, mais cela représentait déjà un grand nombre d'hommes et Alinor n'était pas à l'aise en leur présence.

Bien qu'elle soit mariée à un Normand, elle n'était pas convaincue que son nouveau statut la mette à l'abri de la concupiscence de certains barons. Elle avait frissonné d'appréhension quand elle avait surpris les regards lubriques

que quelques-uns lui avaient adressés après le départ de Gautier. Le souvenir de son agression était encore trop vivace dans sa mémoire. Chaque fois qu'elle y repensait, elle avait un goût de bile qui lui remontait dans la gorge, elle était prise de tremblements et ressentait des difficultés pour respirer. Elle était également inquiète pour sa sœur. D'autant plus que le seigneur de Thurston avait quitté la forteresse et n'était plus là pour tenir en respect d'éventuels chevaliers trop entreprenants envers sa fille cadette. Leur frère Edwin devait d'ailleurs éprouver les mêmes craintes, car Alinor avait remarqué qu'il s'arrangeait pour se trouver à proximité d'Aileen le plus souvent possible.

C'est donc avec soulagement qu'elle entendit le souverain ordonner aux nobles de sa suite de se mettre en selle, sitôt le repas de la mi-journée achevé. Les barons obtempérèrent avec célérité tandis que le roi prenait congé de lady Judith et de ses filles avec courtoisie. Avant de sortir dans la cour, Guillaume de Normandie attira Edwin dans un coin de la salle et lui parla à voix basse. Les deux hommes semblaient s'entretenir d'un sujet important, car leurs visages étaient graves. Curieuse, Alinor s'approcha avec discrétion et tendit l'oreille dans l'espoir de saisir ce qu'ils se disaient, mais elle ne réussit qu'à percevoir la fin de la conversation.

— N'oubliez pas, Edwin, personne ne doit savoir ! Si cette information parvenait à des personnes mal intentionnées, cela pourrait être très préjudiciable au baron de Fougères. Je pense que je n'ai pas besoin de vous rappeler que si la vie de Gautier est menacée, celle de votre père l'est tout autant puisqu'il fait partie de son ost.

— Soyez sans crainte, sire, je garderai le secret sur leur itinéraire et leur véritable position.

— Vous n'ignorez pas l'importance de cette mission. Je vous fais confiance pour la mener au mieux. Je sais à quel point cette situation est difficile pour vous, Edwin, et soyez sûr que j'apprécie votre aide à sa juste valeur. Si cette manœuvre réussit, je saurai me montrer reconnaissant.

Sur ces paroles, le Conquérant prit congé pour rejoindre les hommes de sa suite. Il sortit dans la haute-cour, suivi de près par le frère d'Alinor.

• • •

La jeune femme ne fut pas longue à saisir les implications de ce qu'elle venait d'entendre. Son père et Gautier étaient au cœur d'un plan qui apparemment pouvait représenter une menace pour eux. Guillaume avait exigé le plus grand secret et avait même précisé qu'une indiscretion mettrait leur vie en péril ! Dans quoi s'étaient-ils engagés ? Gautier ne lui avait rien dit à ce propos, au cours de la nuit. Il lui avait juste expliqué qu'il devait rejoindre Robert de Conteville à Cantorbéry, puis se rendre à Douvres pour protéger les travaux de fortification du château de l'archevêque de Bayeux. Certes, ils n'avaient pas eu le temps de beaucoup discuter, car son mari s'était montré très entreprenant avec elle, mais son comportement ne laissait pas deviner une inquiétude particulière concernant cette mission. Gautier et son père savaient-ils seulement les risques qu'ils couraient ? Connaissaient-ils la teneur du plan du Conquérant ou étaient-ils de simples pions que le nouveau souverain utilisait, à leur insu, sur son échiquier du pouvoir ? Elle devait absolument découvrir de quoi il retournait. Elle se

débrouillerait pour interroger Edwin après le départ du roi. Elle avait le droit de savoir quel danger menaçait son époux !

Les hennissements des chevaux piaffant d'impatience la tirèrent de ses pensées. Le départ royal était imminent. Elle se précipita à l'extérieur et se rapprocha discrètement de lady Judith et des chevaliers de Thurston, rassemblés sur le perron pour assister au départ de Guillaume de Normandie et de sa troupe.

Une fois que l'ost royal eût quitté la forteresse, il régna encore pendant toute l'après-midi une grande agitation dans le château et ses alentours. Il fallait effacer les traces laissées par les campements à l'extérieur des fortifications, remettre en ordre les baraquements et le logis seigneurial. Il était nécessaire de nettoyer les écuries, récurer les deux cours où de nombreux destriers avaient séjourné pendant plusieurs jours et dont le sol avait abondamment été souillé de crottin et autres déjections chevalines, mais également humaines.

Lady Judith et ses filles s'occupèrent de la remise en état des pièces à vivre du donjon. Tandis qu'Aileen dirigeait le ménage de la nursery et du solarium, sa mère supervisait le nettoyage de la salle commune et Alinor celui des chambres. Une fois cela fait, la dame de Thurston, aidée d'Alinor, Ardith et Martha, déménagea ses affaires et réinvestit ses appartements, dont elle avait temporairement abandonné la jouissance à Guillaume de Normandie, lors de son séjour.

Indécise, Alinor ne savait quoi faire à propos de ses quartiers personnels. Maintenant qu'elle était mariée au baron de Fougères, devait-elle s'installer avec lui dans la chambre qu'il occupait avant leur union, c'est-à-dire celle de son frère ? Dans ce cas, il fallait loger Edwin ailleurs... Ou devait-elle faire

transporter les affaires de Gautier dans la sienne ? Après tout, il n'avait laissé aucune consigne à ce propos et il était venu la retrouver pour la nuit de noces. Elle pouvait donc supposer qu'il ne verrait pas d'inconvénients à aménager dans sa chambre à elle. Vu le nombre de fois où il l'avait rejointe dans son lit, les lieux lui étaient familiers... De plus, il pouvait rester absent pendant des semaines à cause de ses missions. Elle pouvait difficilement priver Edwin de son refuge plus longtemps.

La jeune femme résolut de conserver ses habitudes et ordonna de transférer les possessions de son nouvel époux dans sa chambre, afin de libérer celle d'Edwin. Veiller à l'installation de son frère aîné dans ses quartiers lui donna une excuse pour rester à proximité et l'intercepter quand il monta au premier étage. Dès qu'elle le vit, elle engagea la conversation de manière anodine sur ses relations avec le Conquérant et les autres Normands. Puis, petit à petit, elle orienta la discussion sur la mission de son mari et de son père. Edwin se montra heureux de son intérêt et bavarda plaisamment avec elle.

Malheureusement, il changea d'attitude quand les demandes d'Alinor se firent plus précises et devint plus distant. N'obtenant pas les renseignements qu'elle souhaitait, elle finit par l'interroger franchement sur la mission de Gautier et sa dangerosité éventuelle. Mais Edwin resta vague et refusa de répondre aux questions de sa sœur, au grand dam de celle-ci. Pas dupe de l'embarras de son frère qui faisait tout pour détourner la conversation, Alinor sentit son angoisse grandir. Le comportement fuyant d'Edwin l'inquiétait.

« Il me cache des choses, j'en suis certaine ! Pourquoi ne m'avoue-t-il pas ce qu'il sait ? Nous sommes frère et sœur et

n'avons jamais eu de secret l'un pour l'autre, jusqu'à présent. Que se passe-t-il ? »

Elle s'alarma davantage lorsqu'en fin de journée, Edwin prétexta une inspection à faire, puis des missives à rédiger pour ne pas prendre son repas dans la salle commune. Manifestement, il cherchait à l'éviter ! Ou plus exactement, il essayait d'éviter sa curiosité et ses questions... Il avait un comportement très inhabituel et inquiétant. Elle allait devoir se montrer vigilante. C'est donc la tête pleine de questions demeurées sans réponse qu'Alinor alla se coucher. Elle éprouva beaucoup de difficultés pour s'endormir, car elle ne cessait de penser à la discussion qu'elle avait surprise entre le roi et Edwin. De plus, à son grand étonnement, l'absence de son époux lui pesait. Jamais elle n'aurait cru s'habituer si vite à la présence d'un homme dans sa couche. Alors que la veille, elle dormait nue dans les bras de son mari sans ressentir le moindre désagrément, voilà que maintenant elle grelottait de froid dans son lit, bien qu'elle soit engoncée dans une épaisse chemise de nuit ! Oui, la chaleur du corps de Gautier lui manquait. Earwena, Aldys et les autres femmes du château avaient raison ; au cœur de l'hiver, mieux valait avoir un homme pour réchauffer ses nuits !

4

Manigances saxonnes

Le lendemain, Brynn eut quelques difficultés pour réveiller sa maîtresse. En effet, Alinor avait passé une très mauvaise nuit. Tout d'abord, elle avait eu du mal à s'endormir, trop préoccupée par la conversation qu'elle avait surprise entre son frère et le roi et surtout par le comportement défiant d'Edwin. Elle avait perdu de longues heures à s'interroger et à échafauder de nombreuses hypothèses. Quand elle avait finalement sombré, une succession de rêves et de cauchemars avait perturbé son sommeil.

Elle avait de nouveau rêvé de son chevalier. Depuis quelques semaines, le héros de ses fantasmes n'avait plus rien de mystérieux. Désormais, il arborait les traits de Gautier. Force était de constater que, depuis qu'il avait posé les mains sur elle, ses songes devenaient de plus en plus sensuels et elle se réveillait à chaque fois brûlante de désir et en proie à une grande frustration. Elle ne se languissait plus d'un guerrier imaginaire, mais elle rêvait de Gautier et de leurs ébats. Elle revivait ses baisers, ses caresses. Elle évoquait la fermeté de son corps, la dureté de ses muscles. Elle sentait son odeur, se remémorait la sensation de sa peau souple et chaude, la douceur de ses cheveux, sous ses doigts. Oui, elle devait admettre qu'elle rêvait de son chevalier brun quasiment à

chaque fois qu'elle ne dormait pas dans ses bras. Et cette nuit n'avait pas dérogé à la règle. Sauf que, cette fois-ci, elle avait fait des songes macabres où son nouvel époux occupait le rôle principal. Et cela l'effrayait plus que tout. Même si elle avait souhaité sa mort quand il avait pris possession de Thurston, elle ne voulait plus qu'il lui arrive quoi que ce soit, maintenant qu'ils étaient mariés. Sainte-Vierge ! L'idée qu'il puisse être blessé ou tué l'angoissait tellement qu'elle s'en rendait malade ! Au point d'avoir envie de vomir.

Alinor avait la gorge nouée d'appréhension et la nausée ne la quittait plus depuis qu'elle s'était réveillée au petit matin, le cœur battant et en proie à des sueurs froides. Elle était hantée par les images sanglantes de ses cauchemars. Épuisée par le manque de sommeil, la jeune femme avait fini par somnoler jusqu'à une heure tardive et sa suivante dut la secouer pour la tirer de sa léthargie.

Elle s'extirpa du lit avec difficulté, en proie à un mal de tête lancinant. En voulant se lever trop vite, elle fut prise de vertiges et Brynn s'alarma devant le visage blême de sa maîtresse :

— Alinor ? Alinor ? Qu'avez-vous, ma petite ?

— Ce n'est rien, Brynn. Juste une migraine. Je suis fatiguée et un peu anxieuse, c'est tout. Va me chercher un bol d'eau chaude et apporte-moi mon coffret de simples, s'il te plaît. Une infusion me fera le plus grand bien.

— Il faut que vous mangiez.

— Non, non ! Je n'ai pas faim, j'ai la gorge trop nouée pour cela. J'ai juste besoin de boire.

— Milady, que se passe-t-il ? C'est le départ de messire Gautier qui vous met dans cet état ?

— Non... Oui... Je... je ne sais pas. Je suis inquiète, j'ai... j'ai un mauvais pressentiment.

— Allons, ma petite... Si vous commencez à vous soucier de la sorte après seulement une journée, dans quel état serez-vous dans un mois ou deux ?

Brynn apporta le coffret dans lequel sa maîtresse rangeait ses herbes médicinales, puis elle descendit aux cuisines d'où elle remonta un plateau avec un cruchon d'eau bouillante, un morceau de pain et une coupe de fruits séchés. Pendant ce temps, Alinor prépara un mélange à base de camomille, menthe, mélisse, lavande et romarin. À son retour, Brynn l'aida à s'habiller pendant que la décoction infusait. Après avoir mangé le quignon, picoré quelques lambeaux de prunes et bu sa tisane, Alinor se sentit mieux. Elle quitta sa chambre pour vaquer à ses occupations.

Elle grimpa d'abord au solarium pour saluer sa mère et les femmes qui étaient occupées à tisser, coudre et broder. Ensuite, elle se rendit dans la nursery pour passer un petit moment avec ses sœurs. Elle s'y attarda un peu pour discuter avec Aileen, puis elle décida d'aller faire une promenade avec Tornade. Même si la jument était pleine, un peu d'exercice lui serait bénéfique, car la bête n'avait pas l'habitude de rester confinée à l'écurie. Alinor passa dans sa chambre pour se changer et revêtir des vêtements simples qui ne craignaient pas les salissures. Avec la neige qui avait fondu, les chemins n'étaient que flaques de boue et elle serait sans aucun doute complètement crottée à son retour. En passant devant la cuisine, elle prit une poignée de fruits séchés pour Tornade, car la jument était fort gourmande.

Alors qu'elle sortait dans la cour, Alinor aperçut son frère qui se dirigeait vers les écuries. Elle était sur le point de le héler quand elle le vit s'arrêter brièvement et regarder autour de lui. Edwin était visiblement tendu et semblait chercher du regard un objet ou une personne. Tous les sens de la jeune femme se mirent en alerte. Une fraction de seconde plus tard, il se dirigea en hâte vers l'encoignure formée par le muret du jardin et l'angle du bâtiment des écuries. En plissant les yeux, elle distingua une forme humaine qui paraissait attendre. Lorsqu'Edwin arriva au renforcement, le personnage sortit de l'ombre pour lui serrer la main et elle put le détailler.

L'inconnu était engoncé dans une cape de laine brune et son capuchon masquait en grande partie son visage. À voir ses braies de drap grossier, ses bottes élimées de paysan, sa barbe et les longues mèches de cheveux qui s'échappaient de son couvre-chef, il devait sûrement être saxon. L'attitude des deux hommes éveilla davantage les soupçons de la jeune femme. Edwin semblait anxieux et jetait régulièrement des coups d'œil rapides autour de lui, un peu comme s'il craignait d'être surpris en compagnie de cet homme. Alinor s'en alarma. Quelque chose était en train de se tramer entre Edwin et cet inconnu. Son frère agissait de manière trop inhabituelle pour que la situation soit anodine. Elle devait impérativement savoir de quoi il retournait, surtout si cela avait un rapport quelconque avec la mystérieuse mission confiée par le Conquérant.

Alinor s'enroula dans sa cape et en tira la capuche, bas sur son visage. À petits pas pressés, elle se dirigea vers l'entrée du jardin et passa non loin du duo en baissant la tête pour ne pas être reconnue. Elle pénétra dans l'enceinte et s'éloigna vers le fond du verger. Une fois qu'elle fut à bonne distance des deux

hommes, elle se retourna pour être sûre qu'ils ne lui prêtaient pas attention, puis elle se courba en deux et rebroussa chemin en longeant le muret de pierres qui clôturait le jardin et le séparait de la haute-cour. Arrivée à l'angle sud, elle put se redresser, car elle était cachée des regards par le mur de l'écurie. Sans bruit, elle s'approcha de l'endroit où se tenaient son frère et son comparse. Le dos plaqué au mur, elle avança à pas lents et précautionneux et s'arrêta à un bras du coin du bâtiment. Là, elle tendit l'oreille pour épier la conversation des deux hommes qui se trouvaient dans l'encoignure.

La cour résonnait du bruit habituel des soldats et des serviteurs qui allaient et venaient, et Alinor ne pouvait pas distinguer tout ce qui se disait, mais les bribes qu'elle perçut la glacèrent d'effroi. À écouter les propos haineux qu'il tenait à l'encontre des Normands, l'inconnu mystérieux était un rebelle et apparemment un familier d'Edwin, car les deux hommes semblaient bien se connaître. Alinor crut d'abord avoir mal entendu. Ce n'était pas possible ! Elle avait dû mal comprendre... Edwin était incapable de faire cela ! Mais la suite de la discussion confirma ses craintes et elle resta tétanisée. Son frère était en train de donner l'itinéraire d'un convoi militaire normand et l'emplacement d'un campement. Il indiquait même les endroits les plus propices à une attaque. Alinor n'entendit pas la question posée par le rebelle, mais la réponse que lui fit Edwin la fit frémir d'horreur. Elle n'avait pas saisi tous les mots, mais elle ne pouvait confondre le nom qu'il avait prononcé. Elle mit sa main sur sa bouche pour étouffer son cri de stupeur.

« Dieu tout-puissant ! Il trahit le nouveau roi ! Pire ! Il fomenté une embuscade contre Gautier. »

Son propre frère était en train d'organiser la mort de son mari, alors qu'il savait que sa trahison risquait de mettre en péril la vie de leur père. Alinor dut se mordre le poing pour retenir le gémissement qui montait dans sa gorge.

« C'est un cauchemar ! Edwin ne peut pas faire une chose pareille ? Il doit forcément y avoir une explication logique à tout ceci ! »

Elle ne pouvait pas croire, elle ne VOULAIT pas croire que son frère soit capable d'une telle ignominie.

Elle tenta de suivre la fin de la conversation, mais elle n'apprit rien d'autre. Quand les deux hommes se séparèrent, elle était si tendue que tous ses muscles étaient contractés et qu'elle avait des crampes au ventre. Soudain, elle fut prise de violentes nausées. Dans un hoquet de douleur, elle se plia en deux et vomit son petit-déjeuner. Une fois que les soubresauts de son estomac se furent calmés, elle s'éloigna de quelques pas et s'adossa de nouveau au mur de l'écurie pour réfléchir. Frénétiquement, elle essaya de trouver une explication au comportement de son aîné et à la discussion qu'elle avait en partie entendue. Mais en vain. La mort dans l'âme, elle dut se rendre à l'évidence. Il n'y avait pas d'autre interprétation possible. Edwin espionnait pour le compte de la Rébellion. Il avait trahi son serment d'allégeance à Guillaume de Normandie, mais surtout il avait renié sa loyauté à son père et complotait contre son mari. Son frère venait de trahir sa famille !

Plan de sauvetage

Submergée de douleur, Alinor se laissa glisser contre le mur et s'effondra sur l'herbe givrée. Elle avait l'impression d'avoir le cœur déchiré. Depuis toute petite, elle vouait une admiration sans bornes à son aîné, le suivant partout et l'imitant en tout. Dans son esprit de jouvencelle, son frère incarnait l'idéal masculin. Elle ne pouvait concevoir qu'il s'abaisse à faire preuve de tant de duplicité. Pourquoi Edwin faisait-il cela ? Il n'avait jamais failli à son devoir familial, jusqu'à présent. Il s'était toujours montré juste, intègre et loyal. Que s'était-il passé pour qu'il change à ce point ? Cette trahison était tellement inimaginable de sa part ! Pourquoi avait-il rejoint les rebelles ? Avait-il subi de mauvais traitements pendant son emprisonnement après la défaite d'Hastings ? Leur famille était maintenant en bons termes avec le nouveau roi, leur père avait récupéré leur fief. Alors, pourquoi risquer de tout perdre en agissant de la sorte ? À moins qu'il n'y soit obligé ? Était-il victime d'un chantage ? Avait-il reçu des menaces de la part des rebelles ?

Rageusement, elle essuya les larmes qui inondaient ses joues et renifla contre le dos de sa main. Sa migraine revenait plus forte qu'au réveil et la tête lui tournait de nouveau. La jeune femme pesta contre ces malaises qui l'affaiblissaient. Au

diable les manifestations de ses angoisses ! Depuis quelque temps, elle avait l'impression de devenir une mauviette. Pourtant, ce n'était vraiment pas le moment de se sentir mal ! Elle devait réfléchir, trouver une solution pour contrer la trahison d'Edwin. Si elle ne faisait rien, son père et Gautier risquaient de trouver la mort dans une embuscade. Ils étaient d'excellents guerriers et dans un combat honorable, ils auraient peu de chance d'être vaincus, mais il ne s'agissait pas d'un affrontement loyal, ils allaient tomber dans une chausse-trappe⁵. Elle ne pouvait pas rester sans rien faire à attendre qu'on vienne lui annoncer le trépas des deux hommes. Non, elle ne supporterait pas de devenir veuve ou orpheline à cause de la fourberie de son frère !

Elle devait agir pour éviter cela ! Il n'y avait pas moult possibilités : soit elle se confrontait à Edwin et elle l'obligeait à avouer la totalité du plan des rebelles, soit elle faisait en sorte que son père et son mari soient informés de ce qui se tramait. Le problème était qu'elle ne se sentait pas prête à affronter son frère. Elle n'arrivait pas à admettre sa culpabilité et elle risquait de se laisser manipuler. De plus, si elle l'empêchait de nuire en le maintenant au secret, cela pouvait alerter les rebelles. Elle n'avait donc pas le choix, elle devait avertir Gautier et son père. C'était la seule issue. Mais si elle prévenait son mari, il ferait un mauvais parti à Edwin et elle ne pouvait pas davantage supporter l'idée que son frère soit jugé et exécuté pour trahison. L'unique solution était de mettre en garde son géniteur. Oui, c'était la meilleure chose à faire ! Elle devait parler à son père. Lui saurait quoi faire. Il pourrait faire en sorte

⁵ Chausse-trappe : piège.

que son contingent évite le piège mortel des rebelles et il pourrait empêcher Edwin de nuire, tout en préservant sa vie.

Forte de cette résolution, Alinor sécha ses dernières larmes et se redressa en vacillant. Elle s'appuya un instant contre le mur, le temps de retrouver son équilibre et que ses jambes cessent de trembler. Une fois remise de ses émotions, la jeune femme sortit du jardin et se dirigea vers les écuries. Elle alla voir Tornade pour lui donner les gourmandises qu'elle avait apportées. Tout en caressant l'animal, elle réfléchit et tenta d'élaborer un plan d'action.

Tout d'abord, elle devait se procurer une monture. Elle ne pouvait pas prendre Tornade, car elle allait devoir mener un train d'enfer pour rattraper l'ost de Gautier et elle ne voulait pas risquer de provoquer une fausse-couche chez sa jument. Ensuite, personne ne devait savoir quels étaient ses projets. Nul ne devait connaître son départ ni sa destination. Surtout pas son frère ! Il fallait trouver un subterfuge pour que personne ne s'inquiète de son absence tout au long des deux jours qui allaient lui être nécessaires pour rejoindre son père et son mari.

Après une dernière caresse sur le museau de Tornade, Alinor sortit du box et se mit à la recherche d'une bête qu'elle puisse monter. Elle élimina d'emblée les destriers, car la disparition d'un cheval de combat ne passerait pas inaperçue. Elle hésita un court moment entre une jument alezane et un hongre bai, avant de finalement choisir le mâle. Le hongre, dénommé Rock, avait l'air plus puissant et plus résistant et il semblait moins caractériel que la femelle.

Une fois son choix fait, Alinor quitta les écuries pour regagner le donjon et la tranquillité de sa chambre. Avec fébrilité, elle fouilla dans ses coffres où elle sélectionna des

vêtements pour son escapade. Elle les serra dans un baluchon avant d'être confrontée à un nouveau dilemme. Il était hors de question qu'elle porte des atours féminins, mais elle tergiversait entre enfiler son haubert⁶ ou des habits de vilain. Les couleurs de son tabard étaient trop connues des gens de Thurston pour qu'elle puisse passer inaperçue, mais, si elle s'affublait en paysan, elle susciterait la curiosité en montant un coursier tel que Rock. De plus, si elle partait seule et sans arme sur les routes, nul doute que son père et son mari la tanceraient vertement. En espérant toutefois qu'elle arrive sans encombre à destination... En vérité, là encore, elle n'avait pas vraiment le choix. Alinor se résolut finalement à revêtir une tenue guerrière pour le voyage, mais de la dissimuler avant son départ de la forteresse. Elle décida de quitter le château sous un accoutrement quelconque de servante et d'apporter dans son baluchon, broigne⁷, casque et épée.

La jeune femme avait besoin d'un complice qui puisse faire sortir Rock de l'enceinte fortifiée sans attirer l'attention et l'accompagner sur la route. Sachant que son frère remarquerait immédiatement l'absence d'un des *housecarls* de leur père, Alinor jeta son dévolu sur Wilf. Le palefrenier était débrouillard et discret. De plus, il avait bien servi sa maîtresse jusque-là, il était orphelin, et surtout ce n'était pas un familier d'Edwin, donc nul ne remarquerait son absence. Personne ne s'étonnerait de voir un garçon d'écurie conduire deux chevaux hors de la forteresse sous le prétexte de les exercer.

⁶ Haubert : cotte de mailles.

⁷ Broigne : tunique faite d'étoffe épaisse ou de cuir recouvert d'anneaux ou d'écailles de métal.

Alors qu'elle préparait ses affaires, le regard d'Alinor tomba sur son coffret d'herbes médicinales. Elle devrait peut-être apporter un peu de son mélange pour soigner sa migraine ou une potion pour combattre son anxiété ? Ces malaises provoqués par l'angoisse la diminuaient physiquement et ce n'était vraiment pas le moment de se montrer faible et... Mais bien sûr ! La voilà, la solution ! Elle allait prendre l'excuse d'une affection pour justifier son absence. Personne ne trouverait anormal qu'elle disparaisse pendant deux jours si elle était trop malade pour quitter son lit. Il suffisait de mettre Brynn dans la confidence, ainsi sa fidèle servante interdirait l'accès à sa chambre en prétextant un risque possible de contagion. En plus, ce n'était pas réellement un mensonge puisqu'elle avait bel et bien des problèmes gastriques...

Soulagée d'avoir trouvé des solutions à tous ses problèmes, Alinor appela sa suivante. Elle lui expliqua à demi-mot la situation et lui demanda de garder le secret sur son escapade. Brynn ronchonna, car elle craignait pour sa sécurité, mais elle finit par se laisser fléchir. Sur les ordres de sa maîtresse, elle emporta le baluchon et alla quérir Wilf, à qui elle transmit les ordres de la jeune femme. Avant de remonter à l'étage, elle s'arrêta aux cuisines où elle prit de quoi faire une collation et elle en profita pour lancer les commérages sur une probable maladie infectieuse de sa maîtresse. Quand Brynn revint dans la chambre, Alinor avait préparé les vêtements qu'elle comptait revêtir ainsi que la cape de laine qui lui servirait à dissimuler ses armes. Elle avait ôté son bリアud et sa tunique de dessous et était sur le point de s'habiller lorsqu'elle entendit sa mère et sa sœur dans le couloir. Sans se concerter, Alinor se précipita dans

De la passion à l'amour

sa couche et s'emmitoufla sous les fourrures tandis que Brynn faisait disparaître les vêtements et les armes sous le lit.

• • •

Quand lady Judith toqua à la porte, elle était légèrement anxieuse. Elle avait entendu la rumeur qu'Alinor était malade depuis le matin et elle avait tenu à s'assurer par elle-même que ce n'était pas grave. Aileen l'accompagnait. Inquiète pour sa sœur, elle voulait s'enquérir de sa santé. Lorsque Brynn ouvrit le battant et que lady Judith vit la forme allongée sous les fourrures, elle interdit à sa cadette de s'approcher du lit. À voix basse, elle interrogea la servante :

— Que se passe-t-il, Brynn ? Comment se porte Alinor ?

— Elle ne va pas bien, lady Judith. Depuis ce matin, elle a la migraine et des nausées.

Désignant le coffret de simples ouvert sur la table, la servante ajouta :

— Elle s'est préparé une décoction avec de la menthe et de la camomille au réveil et elle a mangé un quignon de pain, mais son état ne s'améliore guère.

— S'est-elle levée ?

— Oui, brièvement. Mais elle a dû se recoucher.

— Tu penses qu'il s'agit d'une de ces terribles migraines comme lorsqu'elle était jouvencelle ?

— Je l'ignore, milady. Vous savez que depuis quelques années, ses migraines deviennent rares... Mais quand cela arrive, elle doit rester alitée au calme plusieurs jours avant que cela ne passe.

COMBAT D'AMOUR

Sans faire de bruit, lady Judith s'approcha de la couche de sa fille pour l'interroger :

— Comment te sens-tu, ma chérie ?

— Pas très en forme, maman. J'ai très mal à la tête, j'ai des vertiges et j'ai régulièrement des nausées.

— Depuis quand es-tu malade ?

— Cela a commencé hier matin, puis cela s'est amélioré et là ça empire de nouveau.

— Tu as beaucoup de nausées ? Tu vomis ? Tes malaises arrivent à quel moment de la journée ?

— J'ai vomi tout à l'heure, mais sinon j'ai plutôt des nausées en général et elles arrivent à n'importe quel moment. À vrai dire, j'ai l'impression d'avoir constamment mal au cœur.

— Tu n'as pas de fièvre ? Tu as mal ailleurs qu'à la tête ?

— Non, maman. Ne vous inquiétez point, je suis sûre que ce n'est pas grave. Avec quelques jours de repos, cela passera. Je suis juste un peu fatiguée et mon foie n'a peut-être pas supporté les excès que nous avons faits avec tous les banquets de ces derniers jours. Nous n'avons pas l'habitude de ripailler ainsi.

— D'accord. Je vais te laisser te reposer, ma chérie. Fais-moi quérir si cela empire ou si tu as besoin de moi.

Avant de quitter la pièce, lady Judith prit la servante à part et lui recommanda à voix basse :

— Veille bien sur elle, Brynn ! Il s'agit peut-être d'une migraine ou simplement des premières manifestations d'une grossesse, mais cela pourrait également être une affection gastrique ou infectieuse. Préviens-moi immédiatement si elle a de la fièvre ou si les vomissements s'intensifient.

— Comptez sur moi, milady !



Dès que sa mère et sa sœur eurent quitté la chambre, Alinor se leva et s'habilla rapidement avec l'aide de Brynn. Alors qu'elle se baissait pour ramasser son boudier et son épée, elle fut prise de vertiges. Aussitôt, la servante s' alarma :

— Que vous arrive-t-il ? Milady ? Alinor, qu'y a-t-il ?

— Ce n'est rien, juste un petit étourdissement.

— Asseyez-vous et mangez un morceau !

— Non, non, ça va, Brynn !

— Ça ne va pas, vous êtes toute pâlotte ! Tenez, mangez un peu de fromage.

— Non, je n'ai pas faim ! Et enlève ce fromage de sous mon nez, il me donne envie de vomir !

— Vous avez encore mal au cœur ?

— Les nausées sont constantes depuis hier.

— Vous êtes sûre que...

— Ce n'est rien, Brynn ! Je t'ai déjà dit que c'est l'angoisse qui me rend malade ! Cela s'arrêtera quand j'aurai prévenu mon père. Maintenant, finissons-en ! Prépare-moi les vivres pendant que je m'occupe des armes. Le temps presse, je dois me mettre en route le plus vite possible et rejoindre Wilf derrière le moulin du village.

Devant l'air déterminé d'Alinor, la servante n'insista pas et exécuta ses ordres.

6

Chassé-croisé

Gautier et sa troupe quittèrent l'enceinte de Sainte-Wilmena, beaucoup plus tard que prévu. La jeune Sibylla avait mis du temps à se préparer et emballer ses affaires et la mère supérieure avait également retardé leur départ. Mère Ealswith avait, tout d'abord, tenté de convaincre la damoiselle d'Emerson de prendre le voile, mais en vain. Elle s'était ensuite entretenue avec le baron en aparté pour lui exposer les avantages qu'il aurait à confier l'orpheline à sa congrégation. Mais elle n'avait pas eu plus de succès qu'avec Sibylla, Gautier estimant que la décision revenait à l'adolescente et qu'on ne pouvait lui imposer une vie cloîtrée si elle ne le souhaitait pas.

C'est donc fort déçue et un peu aigrie que la prieure avait laissé sa protégée quitter le couvent en fin d'après-midi. À la grande frustration de Gautier, la troupe avançait lentement. Sibylla avait refusé de monter avec l'un de ses hommes et avait fait savoir sans ambiguïté qu'elle ne faisait confiance qu'à lui et que par conséquent elle ne chevaucherait que derrière lui ou seule. Il avait fallu trouver un cheval placide pour l'adolescente, car le chevalier ne pouvait pas la ramener lui-même à Thurston et ne voulait pas la prendre en croupe sur Shadow.

À cause du retard pris, Gautier dut se résoudre à faire une halte sur le fief de Ruston et à installer un petit campement à proximité du point de bifurcation des routes entre Eastbourne et Tonbridge. Il ne pouvait laisser Sibylla passer la nuit à l'extérieur sous la garde de quelques hommes, qui plus est, inconnus d'elle. Celle-ci se montra fort mécontente, et assez effrayée, quand elle comprit que les deux cousins n'avaient pas l'intention de l'escorter jusqu'à la forteresse. Un peu démuni devant la réaction de la jeune fille, Gautier lui expliqua tant bien que mal la situation, mais Sibylla demanda malgré tout à l'accompagner. Lorsqu'il refusa de l'emmener et qu'il lui assigna Lawrence et Royce comme protecteurs ainsi que quelques soldats supplémentaires, elle fondit en larmes. Destabilisé par ses pleurs, le chevalier ne sut comment réagir et implora son second du regard. Thibaud ne se montra guère plus à l'aise que lui, et les deux cousins mirent un certain temps à apaiser la jouvencelle. Au bout d'un moment, elle finit par se calmer et Gautier l'encouragea à faire plus ample connaissance avec les membres de son escorte.

Après avoir pris un léger repas, la troupe s'organisa pour passer la nuit. Le baron désigna les équipes de guetteurs et donna ses instructions pour les tours de garde. Par sécurité et également pour la préserver du froid, les deux cousins se couchèrent de part et d'autre de l'adolescente. Gautier s'enveloppa dans sa cape et ferma les yeux. Il était sur le point de s'assoupir quand il perçut une pression tout le long de son côté et de sa hanche. Sibylla venait de se coller contre lui. La petite devait avoir froid pour se blottir ainsi contre son flanc. Pourtant, curieusement, il ne la sentait pas grelotter. Peut-être

avait-elle besoin de se rassurer et cherchait-elle simplement un peu de réconfort ?

Une pensée en amenant une autre, il se remémora la dernière fois où il s'était retrouvé dans une situation similaire. Ce jour-là, il était en route pour Gwenthal et ce n'était pas une jouvencelle, quasiment une enfant, qui se pressait contre lui, mais une jeune fille possédant toutes les courbes d'une femme. Il se souvenait parfaitement de la sensation que lui avait procurée le corps d'Alinor lové contre le sien. À cette évocation, il sourit. C'était la première fois que sa Saxonne avait passé la nuit dans son étreinte. Et quand elle s'était retournée dans ses bras pour enfouir son visage dans son torse, il avait eu du mal à résister à la tentation. Tudieu, il suffisait qu'il songe à elle, pour immédiatement être en proie à un désir lancinant ! Heureusement, la situation avait évolué depuis et ils étaient mariés. Maintenant qu'Alinor était sienne, il n'avait plus besoin de lutter contre son attirance.

Gêné par la réaction de son corps, le chevalier s'empressa de se retourner complètement et il se mit dos à l'adolescente. Il ne manquerait plus qu'il effraie Sibylla à cause de la réaction intempestive de son corps à l'évocation de son épouse ! La pauvre petite avait vécu l'enfer et elle lui faisait relativement confiance, inutile de la perturber. Grâce aux bons soins des femmes de Thurston, il était sûr qu'elle arriverait à oublier les épreuves subies et qu'elle finirait par surmonter son horreur des hommes. À n'en pas douter, Alinor lui serait d'un grand secours, mais il devrait quand même veiller à ce que sa femme ne se mette pas en tête de venger la petite ou de lui apprendre à combattre ! C'est l'esprit occupé par des images indécentes de